Civiliser la révolution

par Bertrand Vaillant

L'essayiste Joseph Andras propose de "relever" l'idéal socialiste, mis à terre par les dérives révolutionnaires, en s'appuyant sur les grandes figures qui l'ont élaboré et défendu contre les abus du fanatisme.

À propos de : Joseph Andras, *La vie bonne. Notre socialisme*, Quimperlé, divergences, 2026, 280 p., 280 p. (ISBN : 9791097088958)

Fernand Iveton en Algérie, Alphonse Dianou en Kanaky, Nguyễn Ái Quốc (futur Hô Chi Minh) dans le Paris de 1920, Nûdem Durak, prisonnière politique kurde, dans sa prison turque, un chien disséqué vivant pour la science dans le Londres édouardien : autant de vies que l'écrivain Joseph Andras s'est attaché à explorer dans les livres qu'il publie depuis une décennie, sous forme de récits et d'enquêtes littéraires. Autant de vies, et autant d'incarnations d'un même idéal d'égalité et de lutte contre l'oppression. Pour Andras, qui revendique la littérature comme une « méthode de vérité[1] », « un visage aide à tracer l'Idée, une histoire épaule l'Histoire[2] ». Cette Idée qu'il s'est employé à explorer à travers ces incarnations successives, il ne s'en cache pas, c'est la grande idée égalitaire, le « rendez-vous de tous les rêves de justice » (Jaurès) : le socialisme.

Idée malmenée s'il en est, salie par les injures de ses adversaires, certes, mais plus profondément encore par ses propres manquements, ses réalisations mutilées et par conséquent meurtrières, ses aveuglements et ses querelles idéologiques. Idée qui

[1] « Écrire : Entretien de Patrick Lyons avec Joseph Andras », Diakritic, 2022.
[2] Joseph Andras, *Kanaky. Sur les traces d'Alphonse Dianou*, 2018, p. 11

refait surface également aujourd'hui, à mesure qu'à travers sa version néolibérale, le capitalisme lui-même est à nouveau sérieusement contesté. C'est pourquoi c'est précisément cette idée du socialisme, ou du communisme – c'est tout un, pour l'auteur – qu'il travaille à redresser dans cet essai : *La vie bonne*. *Notre socialisme.* Car « un mot, ça se relève, comme on relève un blessé. » (p. 16) À l'heureuse initiative des éditions divergences, il ne suit plus cette fois le fil rouge d'une vie militante, mais adopte la forme de l'essai, voire du manifeste, pour tracer les contours de l'idée qui irrigue son œuvre littéraire. Il espère ainsi fixer le cap d'un socialisme désirable : la vie bonne pour toutes et tous, sans exception. Il ne s'agit pas d'un programme, plutôt de rappeler ce à quoi engage, quand on la prend au sérieux, la belle idée d'égalité.

Tenir ensemble toutes les luttes

« Le livre que voici est un croquis d'écrivain, écrit Andras. Aucunement de théoricien, de chercheur ou de philosophe » (p. 22). C'est précisément la force de ce croquis d'allier le phrasé percutant de l'écrivain à toute la culture du lecteur-voyageur Andras, qui circule entre les époques, les continents, les figures célèbres et oubliées du grand rêve socialiste, avec l'aisance que seule donne une longue et attentive fréquentation. De Simone Weil à James Baldwin, de Benoît Malon, l'ouvrier communard, à Flora Tristan, de la militante palestinienne Sumaya Awad à Élisée Reclus, il anime et tisse ensemble les fils d'une idée qui est toujours une pensée-pratique, en mouvement et en situation. On retrouve donc à l'œuvre dans cet essai le talent de Joseph Andras pour incarner les idées, et son attachement à des figures concrètes aussi admirables qu'imparfaites, ressources pour la pensée, mais jamais idolâtrées.

L'un des mérites du livre est ainsi de mettre en évidence la puissante articulation des luttes à l'œuvre dès les débuts du mouvement socialiste. Loin d'être une innovation contemporaine, l'articulation du socialisme et des luttes féministes et LGBT, antiracistes et anticoloniales, ou encore animalistes et écologistes avant la lettre, est consubstantielle à l'histoire du socialisme. Andras le met en lumière en naviguant avec aisance dans plus de deux siècles de pensée et de débats, ravivant la mémoire de figures du XIXe et XXe siècle – féministes socialistes du début du XXe siècle comme Alexandra Kollontaï ou Clara Zetkin, liens complexes entre les mouvements antiracistes noirs américains et la pensée socialiste, articulation dès l'époque de la Commune des luttes sociales et de la défense de tous les vivants qui souffrent,

appropriation de l'idéal socialiste par des figures anticoloniales comme Gandhi, Edward Saïd, Nelson Mandela ou Frantz Fanon… Des esquisses, bien sûr, selon l'ambition affichée de l'auteur, mais qui auront souvent le mérite de faire connaître aux lecteurs et lectrices des noms marginalisés, et de dépoussiérer ceux qui, trop connus au contraire, sont souvent réduits à des icônes, donc des caricatures.

Il ne s'agit pas pour autant d'affirmer que tout était déjà là, dès l'aube du socialisme : « l'idée n'est pas née accomplie. » Ni dans ses premières formulations utopiques, ni chez Marx. Au contraire, elle a été remodelée, enrichie, bouleversée par les apports « sédimentés » de deux siècles de luttes. Il ne s'agit pas non plus d'élaborer un panthéon, même si des figures chères à l'auteur reviennent régulièrement (Benoît Malon, Victor Serge, Simone Weil, Errico Malatesta…), ou une histoire patrimoniale du socialisme. Joseph Andras ne cesse en effet de tisser ce riche passé aux penseurs et penseuses qui renouvellent le socialisme aujourd'hui. Faute de pouvoir les citer tous, mentionnons l'effort bienvenu de Joseph Andras pour faire entendre les voix socialistes de la cause palestinienne, d'Edward Saïd et Samir Amin hier à Sumaya Awad (*Palestine : A Socialist Introduction*, 2020), Omar Hassan ou Gilbert Achcar aujourd'hui. Tous donnent des clefs pour comprendre le génocide palestinien et s'y opposer avec la plus grande force, sans pour autant abandonner le cap d'une société juste et égalitaire, aux antipodes du projet des nationalistes religieux.

Pour Andras, autant le socialisme comme horizon d'une société pleinement égalitaire ne peut prétendre déconnecter ou hiérarchiser les luttes pour l'émancipation, autant ces luttes se fragilisent et divergent à la mesure de leur abandon du socialisme, c'est-à-dire de l'aspiration à une société radicalement égalitaire, libérée de toute forme d'oppression.

Tenir ensemble la radicalité et la morale

De Simone Weil, Andras retient l'indispensable alerte sur le tragique retournement des moyens en fins : l'oppression n'est pas seulement l'usage de la force comme moyen en vue d'une fin (le profit, le pouvoir personnel, un programme idéologique), c'est le moyen devenu fou, la force devenant une fin en soi et emportant tous les acteurs avec elle, parce que les moyens transforment ceux qui les emploient.

C'est l'échec des révolutions qu'elle diagnostiquait dans ses *Réflexions*[3] : de moyen en vue du socialisme, la Terreur, la police politique, la bureaucratie, l'État deviennent les fins qui ne cessent de croître et de se renforcer. Le socialisme d'Andras est donc refus de ce « régime de la force » : il le combat à la fois sous les traits de l'ordre capitaliste existant, mais aussi – c'est la véritable cible du livre – sous la forme d'un matérialisme révolutionnaire simpliste, prêt à tout sacrifier à la révolution, sans voir qu'il la détruit par là même. Ici apparaît l'adversaire principal de l'auteur dans ce livre : le léninisme et tous ses avatars autoritaires et dogmatiques, qui font du socialisme une fin justifiant tous les moyens, qui prétendent instaurer par la force une société libérée de la force. Lénine et Staline bien sûr, mais aussi Trotsky se justifiant jusqu'au bout d'avoir écrasé dans le sang les mutinés de Kronstadt et la Makhnovchtchina, Guevara incarnant « l'homme nouveau » et prêt à toutes les violences de la révolution, ou les moqueries contemporaines de Slavoj Žižek ou Peter Gelderloos à l'égard de la « sensiblerie » et de la non-violence. Celle-ci n'est pas pour autant érigée en dogme par l'auteur, qui rappelle d'ailleurs que les icônes de la non-violence n'ont jamais elles-mêmes exclu toute forme de contre-violence : « leurs écrits sont truffés d'astérisques » (p. 211). Gandhi lui-même l'admettait lorsque l'existence même d'un peuple est menacée. Inévitable dans certains cas, la contre-violence ne doit jamais être fétichisée, ne peut s'exercer contre des civils innocents, et doit immédiatement s'accompagner d'un projet de réparation. L'auteur cite opportunément Judith Butler : « Je dirais qu'un soulèvement violent contre un régime fasciste doit également s'accompagner d'un plan de réparation et de restauration de la non-violence comme mode de vie » (p. 219).

De manière générale, Andras travaille dans un bon nombre de chapitres à montrer que les grands débats du militantisme socialiste sont souvent posés d'une manière simpliste qui ne correspond, ni à la complexité du réel, ni à celle des pensées et mouvements socialistes historiques : violence contre non-violence, mais aussi État contre commune, matérialisme contre idéalisme, athéisme contre religion, utopie toute faite contre mouvement spontané des masses, réformisme contre révolution, etc.

Contre la réduction de la morale au moralisme, à la faiblesse ou à une pure position de classe, Andras veut ainsi tenter « cette bizarrerie : célébrer la morale. » (p. 163). Il emprunte à Victor Serge, communiste russe dissident et trotskyste déçu, l'idée du « double devoir » révolutionnaire : « Le véritable révolutionnaire – le véritable socialiste – ne peut se contenter d'un seul front ; il doit perpétuellement saisir le paysage au grand complet. Il y a, à l'extérieur, ceux qui veulent détruire la révolution,

[3] Simone Weil, *Réflexions sur les causes de la liberté et de l'oppression*, 1955.

et il y a, parmi les révolutionnaires, ceux qui la détruisent en son nom » (p. 134). Comme chez Serge, l'exigence de lucidité vaut pour tous, mais d'abord pour les écrivains, qui n'ont pas le droit de taire les zones d'ombre, voire les monstruosités de la révolution, sous prétexte de ne pas la trahir.

Tenir ensemble toutes les dimensions du socialisme

Si le livre ne définit guère le socialisme au-delà de cette exigence d'une vie bonne pour tous, c'est que la difficulté fondamentale n'est pas pour Andras de fixer le cap, mais de s'y tenir, autrement dit de ne sacrifier personne, aucune lutte pour la vie, la liberté et la dignité, en chemin. C'est pourquoi il est pour l'auteur « une pensée politique qui repose, de manière égale et non dissociable, sur une conception philosophique, une architecture sociale, une théorie économique et une proposition morale. Qu'on ôte un de ces murs porteurs et il aura tout d'un tas de gravats. » (p. 181) Si le livre insiste sur la dimension philosophique et morale d'un socialisme qui doit « toucher les âmes », ce n'est donc pas par réduction à la morale, mais pour compenser une doctrine trop souvent réduite à sa dimension économique ou stratégique. Une idée mutilée du socialisme, une idée inadéquate, pour le dire comme Spinoza, est la garantie que le mouvement se trahira lui-même et finira dans le sang. Une idée adéquate, qui en tient ensemble toutes les dimensions et intègre les échecs passés, ne garantit aucune victoire, mais fixe une direction désirable, et évite de se fourvoyer. On pourra néanmoins regretter que la dimension économique et sociale, autrement dit la question du mode de production, occupe peu de place, au risque peut-être de verser dans l'inverse de l'économicisme étroit : un éloge moral de l'égalité qui ne définit qu'assez peu les conditions matérielles de la « vie bonne pour tous ».

Plus qu'à décrire la société future (même s'il souligne la nécessité de la faire, contre un certain marxisme), l'auteur s'intéresse donc d'abord aux moyens de la faire advenir. « La fin vaut ce que valent les moyens » (Gandhi), tout anti-impérialisme n'est pas, par exemple, ami de l'égalité. C'est ainsi qu'à propos de la Palestine (comme de l'Algérie), il rappelle fort opportunément combien les mouvements islamistes comme les Frères Musulmans ou le Hamas se sont très explicitement construits contre le socialisme, perçu comme un ennemi diabolique, et doivent être vus avec lucidité par le camp égalitaire pour ce qu'ils sont : une autre forme de l'extrême droite religieuse. Sur ce sujet comme sur d'autres, il témoigne qu'on peut, dans la filiation de

nombreuses figures socialistes, être politiquement radical sans sombrer dans la confusion et le cynisme.

Comme il l'écrit à propos d'un tout autre combat, celui de la libération animale, il s'agit certes de prendre le monde tel qu'il est et d'évaluer ce qui est possible aujourd'hui, mais sans perdre de vue l'horizon de l'égalité : « avancer pratiquement », mais « sans trahir l'idée » (p. 103). Suivre ce « trait droit de l'égalité » permet d'être tout à la fois révolté, comme Andras, par l'islamophobie galopante de l'Occident actuel, et sans compromission avec l'islamisme comme projet politique, ou de défendre la laïcité comme liberté tout en fustigeant son instrumentalisation raciste et autoritaire, être athée et accueillant à l'égard des croyants assoiffés de justice. Ces distinctions n'ont rien d'un exploit conceptuel ; elles gagneraient pourtant être souvent rappelées avec autant de clarté.

Le livre s'achève sur des propositions inspirées du conseillisme, ou communisme des conseils, cher à Arendt, et du municipalisme libertaire de Bookchin, citant les révolutions du Rojava kurde et du Chiapas mexicain sans les idéaliser, et maintient à la fois la nécessité de se battre inlassablement pour l'égalité, et l'exigence que les moyens ne contredisent pas la fin, mais la préfigurent. En ce sens, le fond de l'ouvrage n'est pas neuf, l'auteur cherchant précisément à mettre en lumière une tradition, longtemps minoritaire et hétérodoxe, mais qui a su influencer les luttes du monde entier : celle d'un socialisme à la fois révolutionnaire et antitotalitaire, celui de Serge, d'Orwell, ou de Malatesta, d'André Breton ou du groupe *Socialisme ou Barbarie*. L'ouvrage poursuit ainsi un double but, visant deux publics distincts : contre le romantisme gauchiste, il veut rappeler le danger de fétichiser la violence, l'efficacité et l'idée vague de révolution.

Contre le conservatisme issu de la gauche anti-communiste, il veut rappeler la force subversive et utopique d'un socialisme cohérent. Joseph Andras s'inscrit ainsi dans le sillage de penseurs comme Étienne Balibar, cité en conclusion : il ne s'agit pas de désarmer, mais de « civiliser la révolution », selon le mot que Balibar emprunte à Rosa Luxemburg, autrement dit de la sauver de sa propre sauvagerie, de cette violence qu'elle hérite du monde qu'elle refuse pourtant. À l'heure où les projets fascistes captent trop facilement les désirs de révolution, cet essai participe à faire revivre l'idée égalitaire dans toute sa force, pour proposer un chemin escarpé, mais autrement plus désirable : celui de la démocratie enfin réalisée, garantissant le droit à la vie bonne pour toutes et tous.

Bibliographie :

- « Écrire : Entretien de Patrick Lyons avec Joseph Andras », Diakritic, 2022
- Joseph Andras, *Kanaky. Sur les traces d'Alphonse Dianou*, 2018
- Joseph Andras, *Nûdem Durak. Sur la terre du Kurdistan*, 2023
- Simone Weil, *Réflexions sur les causes de la liberté et de l'oppression*, 1955
- Étienne Balibar *et al.*, *Violence, civilité, révolution. Autour d'Étienne Balibar*, 2015
- Nancy Fraser, *Le capitalisme est un cannibalisme*, 2025
- Sumaya Awad, *Palestine : A Socialist Introduction*, 2020
- Judith Butler, *La Force de la non-violence*, 2020.

Publié dans laviedesidees.fr, le 11 novembre 2026.